



HAL
open science

Folklore, ethnologie de la France et Moyen Âge, du musée d'Ethnographie du Trocadéro au musée national des Arts et Traditions populaires

Raphaël Bories, Marie-Charlotte Calafat

► To cite this version:

Raphaël Bories, Marie-Charlotte Calafat. Folklore, ethnologie de la France et Moyen Âge, du musée d'Ethnographie du Trocadéro au musée national des Arts et Traditions populaires. *Revue d'histoire des sciences humaines*, 2023, 43, pp.91-120. 10.4000/rhsh.8716 . hal-04315344

HAL Id: hal-04315344

<https://hal.science/hal-04315344v1>

Submitted on 4 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Folklore, ethnologie de la France et Moyen Âge, du musée d'Ethnographie du Trocadéro au musée national des Arts et Traditions populaires

Raphaël Bories

Mucem/EHESS

Marie-Charlotte Calafat

Mucem

Résumé Cette contribution retrace les relations entre les études médiévales d'une part, et les études du folklore, des arts populaires et de l'ethnologie de la France d'autre part, en suivant le fil conducteur des institutions muséales nationales françaises où ces dernières se sont en grande partie développées : le musée d'Ethnographie du Trocadéro (1878-1937), puis le musée des Arts et Traditions populaires (1937-2005). Leurs collections, les discours tenus à leur propos et leur mise en exposition mettent en évidence certaines des ambitions et des limites d'une muséographie marquée par la tension entre les approches synchroniques et diachroniques, entre ethnologie et histoire. La place du Moyen Âge a été une question centrale dans la conception de la périodisation et de la pluridisciplinarité par ces musées, ce qui en retour a marqué le travail des historiens médiévistes, de la recherche des survivances à l'anthropologie historique, en passant par l'étude de la culture matérielle et de la longue durée.

Mots-clés : histoire des musées, folklore, art populaire, ethnologie de la France, muséographie

Abstract This piece traces the relationship between medieval studies on one hand, and studies of French folklore, popular arts and ethnology on the other, following the thread laid by national museums, where they were largely developed: the Musée d'Ethnographie du Trocadéro (1878-1937) and the Musée des Arts et Traditions populaires (1937-2005). Their collections, the discourse surrounding them and their exhibitions highlight some of the ambitions and limitations of a museography marked by the tension between synchronic and diachronic approaches, between ethnology and history. The Middle Ages' place has been a central issue in these museums' conception of periodisation and multidisciplinary, which in turn has had an impact on medievalist historians' work, from the search for surviving data to historical anthropology through the study of material culture and long-term phenomena.

Keywords: museum history, folklore, popular arts, ethnology of France, museography

Longtemps le vaste domaine des arts populaires resta inconnu des historiens, des hommes de pensée et des gens de goût. On peut dire que jusqu'à la fin de l'âge classique il appartient à la catégorie des trésors secrets, comme les arts du moyen âge, comme ceux de l'Orient. [...] C'est le xix^e siècle qui découvre les arts populaires ; le romantisme y fut pour beaucoup, par le rôle éminent qu'il assigne parmi les forces historiques à la notion de « peuple » [...]¹.

L'intérêt croissant pour le Moyen Âge et pour le « peuple » dans la France et l'Europe du xix^e siècle est expliqué par Henri Focillon par le même phénomène, le romantisme, qui vient dans un cas comme dans l'autre y chercher à la fois des racines et une forme d'exotisme mystérieux², dans un contexte qui est aussi celui de l'affirmation des identités nationales³. Un album de dessins et d'aquarelles des années 1820, acquis en 1961 par le musée national des Arts et Traditions populaires (MNATP), témoigne de ce goût conjoint pour le peuple et le Moyen Âge : les relevés de sculptures et d'architectures médiévales des Pyrénées-Orientales y alternent avec des scènes de genre représentant des paysans de la région (fig. 1)⁴.

En France, l'étude du peuple, de ses traditions, de sa littérature orale, de sa culture matérielle se développe dans le sillage de celle du Moyen Âge, sous le nom venu d'Angleterre de « folklore », terme dont l'usage se répand à partir du milieu du xix^e siècle. Au palais du Trocadéro, construit lors de l'Exposition universelle de 1878, le musée de Sculpture comparée, voulu par Eugène Viollet-le-Duc pour valoriser le patrimoine médiéval national, voisine avec le musée d'Ethnographie, dont la salle de France présente des collections relatives au folklore français, et qui devient l'un des principaux points d'ancrage institutionnel des études folkloriques à l'échelle nationale⁵. Créé en 1937, le musée des Arts et Traditions populaires, qui hérite du fonds français de ce musée d'Ethnographie du Trocadéro (MET), devient le lieu central de l'élaboration et des évolutions de la discipline. Le choix de l'expression « arts et traditions populaires » plutôt que « folklore » pour désigner le musée est révélateur des tensions et des hésitations autour de ce dernier terme, en lien avec la difficile scientification de ce champ d'études et l'ambiguïté de ses usages politiques⁶. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, ce sont les appellations d'« ethnographie » ou d'« ethnologie », « de la France » ou « métropolitaine », qui se développent puis s'imposent, le terme

1 Focillon, 1931, vii.

2 Belmont, 1995 ; Pupil, 1985.

3 Thiesse, 1999, 144-153 et 190-197. L'auteur évoque aussi bien la construction au xix^e siècle de châteaux néo-médiévaux que la codification en partie artificielle des costumes folkloriques traditionnels, utilisés de la même manière comme des marqueurs identitaires et politiques.

4 Inv. 1961.51.25 (sauf mention contraire, tous les numéros d'inventaire font référence à des collections aujourd'hui conservées au Mucem à Marseille, accessibles en ligne sur le site internet du musée : <https://www.mucem.org/collections/explorez-les-collections>).

5 Dias, 1991. Sur le MET, voir aussi Delpuech, Laurière, Peltier-Caroff, 2017 ; Blanckaert, 2015.

6 Christophe, Meyran, Boëll, 2009 ; cat. exp., 2020, en particulier le texte de Pascal Ory, 97-107.

Fig. 1 : Charles Stanislas Lèveillé, *Scène champêtre à Rigarda et relevé de colonnes et de chapiteaux du cloître de Saint-Dominique à Perpignan*



Source : 1820, aquarelle et encre noire sur papier vergé, 22 × 18 cm, Marseille, Mucem, inv. 1961.51.25.33 © Mucem.

« folklore » étant discrédité par son utilisation par le régime de Vichy⁷, tandis que les notions de « peuple » et de « populaire » font l'objet de critiques croissantes⁸.

Dans ce contexte institutionnel, scientifique et politique changeant, les liens qui avaient présidé au développement conjoint des études médiévales et des études folkloriques se modifient sans jamais disparaître. Plus que le MET, le MNATP a joué un rôle central dans les échanges et les croisements entre ces disciplines, dont les effets peuvent se lire à travers la place du Moyen Âge dans le projet intellectuel, scientifique et muséographique du musée, mais aussi dans la constitution de ses collections, leur étude et leur mise en exposition.

La question de la continuité – ou de la discontinuité – des phénomènes étudiés comme relevant des arts et traditions populaires par rapport à la période médiévale s'est très rapidement posée, et ces réflexions ont contribué aux débats autour de leur définition. Pourtant, alors que la pertinence de l'application de la grille de lecture des arts et traditions populaires pour le Moyen Âge a progressivement fait l'objet d'un consensus scientifique, cela ne s'est que partiellement traduit d'un point de vue muséographique, du fait de la prépondérance des objets du xix^e et de la première moitié du xx^e siècle dans les collections du MET et du MNATP – les objets médiévaux comparables sont rares, et leur conservation plutôt assignée, dans l'organisation des musées nationaux français, aux musées de Saint-Germain-en-Laye et de Cluny. À l'époque du MET, les folkloristes du xix^e et du début du xx^e siècle intégraient souvent la période médiévale dans des « temps anciens » indistincts avec la préhistoire et la protohistoire. À partir des années 1930, période centrale dans l'affirmation des études folkloriques, les rapprochements et les échanges entre les conservateurs du MNATP et des historiens médiévistes ont donné une place spécifique au Moyen Âge dans le projet et les expositions du musée. Son ouverture dans les années 1970 coïncide avec le développement de l'anthropologie historique et de l'archéologie médiévale, qui renouvellent des croisements fructueux entre disciplines.

La présente contribution s'efforcera donc de remettre en lumière les liens entre l'étude des arts et traditions populaires et celle du Moyen Âge, constants mais pas toujours apparents dans les inventaires du musée. Il s'agira aussi de mesurer les effets de ce décalage entre approche intellectuelle et collections, sur la muséographie comme sur la conception de la période médiévale.

7 Cat. exp. 2018.

8 Certeau, Julia, Revel, 1970.

De l'immatériel au matériel. La recherche des survivances médiévales au temps du musée d'Ethnographie du Trocadéro (1878-1937)

Le Moyen Âge n'est pas un sujet central au MET, musée dont la création est liée au service des missions scientifiques du ministère de l'Instruction publique : la priorité y est donnée à l'ethnographie exotique et coloniale, tandis que la France et l'Europe y occupent une place réduite. Mais c'est au XIX^e siècle que les études folkloriques et les études médiévales se développent, en partie autour du musée, dont les collections portent la marque des premiers échanges entre les disciplines, qui se cristallisent progressivement autour de la question des « survivances ».

L'immatérialité aux sources du folklore : littérature médiévale et littérature populaire

Ce sont des philologues qui les premiers opèrent un « retour aux sources » vers le Moyen Âge et le peuple, avec une démarche de collecte qui en fait, selon les premiers folkloristes, leurs prédécesseurs. Dans le monde germanique, les frères Grimm (Jacob, 1785-1863, et Wilhelm, 1786-1859) collectent, traduisent et compilent des textes et des traditions orales recueillies auprès du peuple, dont ils font remonter l'origine au Moyen Âge. En France, ce sont des historiens de la littérature médiévale qui, parmi les premiers, vont défendre l'intérêt des études folkloriques, qu'ils abordent dans la continuité de leurs travaux de médiévistes, dans un contexte où la philologie est aussi utilisée à des fins d'affirmation nationale⁹. En 1853, Jean-Jacques Ampère rédige des instructions pour la constitution, par le biais de la collecte, d'un recueil des *Poésies populaires de la France*, dont l'introduction doit être constituée par les *Poésies populaires latines antérieures au douzième siècle* publiées en 1843 par Édélestand du Ménil. Les méthodes mises en œuvre en 1865 par Gaston Paris pour son *Histoire poétique de Charlemagne*, la compilation des textes et de leurs différentes versions, l'approche comparative, la recherche des récits d'origine, des copies et des modèles, sont utilisées par lui-même et par ses élèves pour l'étude de la littérature folklorique¹⁰. Paris préside d'ailleurs en 1882 le premier « Dîner de Ma Mère l'Oye », rendez-vous mensuel qui, jusqu'en 1914, est le principal lieu d'échange et de sociabilité des plus importants folkloristes français¹¹, qui sont aussi les principaux donateurs d'objets français au MET. C'est aussi avec l'appui du même Paris qu'est fondée en 1895 la Société d'ethnographie nationale et d'art populaire, autre témoignage des liens personnels, institutionnels et méthodologiques entre l'étude du Moyen Âge et celle du folklore dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

9 Geary, 2004.

10 Senn, 1975.

11 Privat, 2007.

La quête des origines et les premières collectes du MET

L'un des aspects qui justifie l'intérêt des médiévistes pour le folklore, et à l'inverse des folkloristes pour le Moyen Âge, est la question des survivances de l'un que l'on trouverait dans l'autre. Après Gaston Paris, la plupart des folkloristes de la fin du XIX^e siècle cherchent dans le passé les traces et les origines des phénomènes qu'ils observent, des textes qu'ils étudient et des objets qu'ils collectent. Ils lisent et citent des publications d'histoire médiévale et se font parfois médiévistes amateurs eux-mêmes pour traiter de sujets relatifs aux traditions populaires dans le passé : c'est le cas d'Armand Landrin dans ses travaux sur *Les monstres marins* publiés en 1870, de Paul Sébillot dans sa *Petite légende dorée de la Haute-Bretagne* (1897), ou encore de Lionel Bonnemère et d'Henri Gaidoz.

La recherche des origines dans un monde en pleine transformation du fait de la révolution industrielle trouve une autre de ses expressions dans les expositions universelles, où sont mises en scène les innovations techniques mais aussi des traditions séculaires, dans une logique d'affirmation nationale, patriotique et républicaine. Au MET, lui-même né à la suite de l'Exposition universelle de 1878, Landrin réunit des objets présentés lors des expositions universelles suivantes, dont la muséographie s'apparente à ce que l'on peut savoir de la salle de France du musée. Le rapport du *Musée rétrospectif du groupe VII, agriculture, à l'Exposition universelle internationale de 1900* présente une riche iconographie issue de manuscrits médiévaux, des outils provenant de fouilles, ainsi que des instruments agricoles du XIX^e siècle, mettant en avant les bonnes pratiques du manouvrier français, héritier d'une terre et d'une histoire riche (fig. 2). Les objets étaient présentés sous la forme de reconstitutions pittoresques héritières des dioramas : « Cette sorte de petit village était animé par des groupes de mannequins vêtus des costumes des provinces françaises et représentant les diverses scènes de la vie des champs dans l'emploi usuel de l'outillage ancien¹². »

Les références au Moyen Âge chez les folkloristes passent davantage par leurs écrits que par la collecte d'objets médiévaux. Si Émile Marignan¹³ écrit sur les variolites ou les pierres de picote depuis l'époque néolithique en mobilisant des références comme Grégoire de Tours¹⁴, il ne date que rarement les objets qu'il collecte. Les deux premiers objets médiévaux qui entrent dans les collections du MET en 1885 – une pyxide limousine du XIII^e siècle (fig. 3) et un lion supposé avoir appartenu à un reliquaire de la même période¹⁵ – le font parmi un ensemble d'objets collectés dans le Cantal, du métier à dentelle à la lampe à huile, de la chaufferette au fuseau et de la coiffe traditionnelle au

¹² Sain, 1903, 5.

¹³ Émile Marignan (1847-1937), médecin et folkloriste, participe à la collecte d'objets provençaux et languedociens pour la salle de France du MET dans les années 1880. À partir de 1896, il assure au côté de Frédéric Mistral la direction scientifique du projet du Muséeon Arlaten.

¹⁴ Marignan, 1909, 5.

¹⁵ Inv. 1885.1.10 pour la pyxide ; le lion est aujourd'hui manquant.

Fig. 2 : Phototypie Berthaud, *Musée rétrospectif de l'agriculture à l'exposition universelle de 1900*, avec au premier plan le moulage du chapiteau des quatre Vents de Vézelay, provenant du musée de Sculpture comparée



Source : photographie publiée dans Jules Sain, *Musée rétrospectif du groupe VII, agriculture*, Paris, Belin frères, 1903. Marseille, Mucem © Mucem.

moule à fromage. Dans la vaste collection de Bonnemère¹⁶, certains objets sont mis en rapport avec des pratiques médiévales par le donateur, comme la poupée d'envoûtement utilisée dans la bonne société parisienne de la fin du XIX^e siècle, qui, transpercée d'aiguilles, devait causer du mal à un ennemi, procédé « renouvelé du Moyen Âge » selon le folkloriste¹⁷.

Les historiens de l'art et les folkloristes face aux survivances

La question des survivances est aussi au cœur des questionnements de l'histoire de l'art, autre discipline en cours d'élaboration. Dès les années 1880, Eugène Müntz publie des articles sur « Les légendes du Moyen Âge dans l'art de la Renaissance » dans la *Revue des traditions populaires* (organe de la Société des traditions populaires du MET) ; il fait partie des auteurs qui influencent Aby Warburg, pour qui ce sujet est également central.

¹⁶ Lionel Bonnemère (1843-1905), sculpteur, dramaturge, historien et folkloriste, fait don au MET de plus de 1400 objets, essentiellement des amulettes et des bijoux français et européens.

¹⁷ Inv. 1901.1.202 ; Bonnemère, 1991, 32-33.

Fig. 3 : Pyxide, Limoges, ^{xiii} siècle, cuivre gravé, 10 × 6,5 cm, Marseille, Mucem, inv. 1885.1.10 © Mucem/Virginie Louis.



Dans les années 1920 et 1930, Henri Focillon et son élève Jurgis Baltrušaitis, avant tout connus pour leurs travaux de médiévistes, s'intéressent au folklore et à l'art populaire en lien avec la question des survivances. Focillon y voit un exemple des phénomènes de sédimentation et de décalage chronologique qui sont au cœur de ses théories de l'histoire de l'art et de l'histoire des formes¹⁸, et identifie des « cultures du temps ralenti [...] naturellement caractérisées par les survivances, patois, croyances, folklores, usages, arts populaires¹⁹ ». Pour lui, « le vaste royaume des arts populaires [...] n'est pas sans rappeler l'art de notre moyen âge et surtout l'art roman²⁰ ». En 1935, Baltrušaitis est responsable de la partie consacrée à sa Lituanie natale dans l'exposition d'art populaire baltique organisée au MET, et est à l'origine d'importants dons du musée de Kaunas et du gouvernement lituanien²¹. Il voit dans l'art populaire de son pays les traces de la culture antérieure à l'adoption officielle du christianisme à la fin du ^{xiv} siècle ; les motifs solaires sur les quenouilles ou les œufs peints sont selon lui les survivances d'anciens cultes rendus aux astres. Il estime que l'influence du Moyen Âge est prévalente sur la sculpture populaire (fig. 4), les thèmes iconographiques des ^{xv} et ^{xvi} siècles y étant conservés comme

¹⁸ Focillon, 1934.

¹⁹ Id., 1931, xii-xiii.

²⁰ Id., 1937, 7.

²¹ Inv. DMH1934.135 et DMH1935.73 ; cat. exp. 1935 ; Bories 2023.

Fig. 4 : Saint Georges terrassant le dragon, Saint Antoine de Padoue et l'enfant Jésus, Vierge



Source : Lituanie, premier tiers du xx^e siècle (?), bois sculpté et polychromé, 0,56 × 0,35 × 0,12 m, 0,39 × 0,19 × 0,18 m et 0,37 × 0,15 × 0,10 m, Marseille, Mucem, collection d'ethnologie d'Europe, dépôt du Museum national d'histoire naturelle, inv. DMH1934.135.31, DMH1934.135.32 et DMH1934.135.33 © Mucem/Marianne Kuhn.

« relique des premiers chrétiens du pays ». Selon Baltrušaitis, « l'homme médiéval persiste dans nos tailleurs d'images », dont il rapproche stylistiquement la production des statues colonnes de Chartres ou des Vierges romanes auvergnates, car « la rigueur des moyens, le besoin d'une construction solide, le goût inné des formes géométriques alliés à une hantise du surréal et de l'étrange évoquent les mêmes déformations que dans la statuaire du 12^e siècle qui par certains aspects a aussi un côté populaire ». Aux survivances liées à une transmission dans le temps s'ajoutent donc les survivances accidentelles liées à des contextes de production comparables²².

Toujours dans l'entre-deux-guerres, une nouvelle génération de folkloristes s'efforce de faire de la discipline une véritable science humaine : Arnold Van Gennep publie *Le folklore* en 1924 ; Pierre Saintyves, un *Manuel de folklore* en 1936 ; André Varagnac, sa *Définition du folklore* en 1938. Van Gennep est très hostile à la théorie des survivances²³, et situe le cadre chronologique de son travail « à peu près de la

²² Baltrušaitis, 1935 et 1969, ici 27-28. Le second texte, publié en 1969, est une version étendue du premier, publié dans le petit guide de l'exposition « Art populaire baltique » en 1935. La version étendue existe déjà en 1948, date à laquelle elle est traduite en anglais, et peut-être sa rédaction d'origine remonte-t-elle à 1935.

²³ Fabre, Laurière, 2018.

Renaissance à maintenant²⁴ » ; il accuse même les médiévistes, à quelques exceptions près (Gaston Paris, Édélestand du Ménil), d'avoir nui à l'étude du folklore²⁵. Pourtant, il s'est très tôt intéressé au Moyen Âge, sa première publication, en 1894 dans la *Revue numismatique*, portant sur « Un tiers de sou mérovingien frappé à Aoste », tandis que sur les cent quarante-sept boîtes d'archives qui constituent le fonds Van Gennep conservé au Mucem, deux portent sur le Moyen Âge²⁶. Van Gennep déplore que, pour beaucoup d'auteurs, « voilà mille ans qui sont représentés comme un jour tout au plus rarement comme un mois²⁷ », et propose un autre découpage chronologique dans un texte de la fin des années 1930 édité après sa mort, où il affirme que « nous avons donc affaire, d'une manière générale, en ce qui concerne le folklore à une continuité de plusieurs siècles, du XII^e à la fin du XVIII^e malgré les discontinuités successives soit politiques, soit militaires, soit les deux en même temps, avec répercussions économiques variables selon le moment et la région²⁸ ». Dans un tapuscrit inédit de deux pages intitulé *Folklore du Moyen Âge*, il propose de « reconstituer l'atmosphère générale de notre Moyen Âge français » en ayant recours « aux descriptions de la vie rurale et bourgeoise que donnent les romanciers des trois pays scandinaves, des pays baltes, des pays slaves et des pays turcs et arabes ou arabisés » entre 1830 et 1916 ; selon lui, ils proposent en effet « une image de la vie d'isolement et de ségrégation de notre période mérovingienne et carolingienne²⁹ ». Ces différents éléments permettent de nuancer la position d'un Van Gennep hostile à l'histoire, voulant voir le temps présent comme unique objet d'étude du folklore, défini comme une science « biologique ».

Opposé dès les années 1930 aux idées de Van Gennep, Varagnac proclame au lendemain de la Seconde Guerre mondiale « la tendance des peuples occidentaux vers une unité culturelle, par l'élimination du folklore ». Il souhaite alors faire du folkloriste « un auxiliaire de l'historien », « apportant au protohistorien et au médiéviste des éléments de première importance, pour la connaissance des cultures qu'ils s'efforcent de reconstituer », comme Van Gennep pensait pouvoir reconstituer le Moyen Âge français par la comparaison avec d'autres pays au XIX^e siècle. Pour Varagnac, « le Moyen Âge est, sans conteste, la période historique où nous serions le mieux en état d'étudier ce qu'est une civilisation directement inspirée par les traditions populaires » ; il appelle de ses vœux la formation de médiévistes initiés à la sociologie et sensibilisés à l'étude du folklore, dont les matériaux bruts « pourront, en grande partie, nous donner la clé des

²⁴ Van Gennep, 1998, 10. La citation provient de l'introduction du *Manuel de folklore français contemporain*, publié pour la première fois en 1943.

²⁵ *Ibid.*, 18.

²⁶ Mucem, archives, 4P99 et 4P100. On y trouve une grande quantité de notes bibliographiques plus ou moins approfondies (en particulier sur des croyances en lien avec sa théorie des rites de passage), ainsi que la page du journal *Combat* de 1954 où est rendu hommage à Marc Bloch. La page est annotée de sa main, signe de son respect plusieurs fois mentionné pour l'historien médiéviste.

²⁷ Van Gennep, 4P99, note tapuscrite « Difficultés pour moyen âge ».

²⁸ Van Gennep, 1975, 46.

²⁹ Van Gennep, 4P99, « Folklore du Moyen Âge », 1-2.

civilisations protohistoriques et médiévales »³⁰. Ayant proclamé la mort des folkloristes, réduits au rôle de collecteurs de faits sur le point de disparaître, Varagnac, proche de Lucien Febvre³¹, cherche donc logiquement à se repositionner comme historien, avec un succès mitigé : il publie en 1946 dans les *Annales* un article sur la croisade des albigeois³², dont Robert Boutruche donne la recension suivante : « M. Varagnac est connu par des travaux sur le folklore dont il a voulu s'évader en faisant une incursion dans un domaine qui lui est peu familier. Nous craignons bien que son article ne soit à rejeter dans l'immense bric-à-brac de la littérature pseudo-historique³³. »

Ces prises de position de Varagnac s'expliquent aussi par son départ, après la guerre, du MNATP, musée fondé à l'époque du Front populaire, à un moment où l'intérêt pour le folklore était partagé par l'ensemble de la classe politique, avant qu'il ne soit récupéré par le régime de Vichy. Il s'éloigne ainsi de l'institution qui, sous la direction de Georges Henri Rivièrè, s'efforce à partir de 1937 de fédérer et d'organiser les travaux, les recherches et les collections sur le folklore et les arts populaires.

Entre ethnologie et histoire. Le Moyen Âge au MNATP, des premières expositions temporaires à la galerie culturelle (1937-1975)

La naissance du MNATP dans les années 1930 coïncide avec une période d'échanges féconds entre histoire, géographie humaine et ethnologie de la France, en particulier autour de la ruralité³⁴, et le projet du musée en porte la trace. Le Moyen Âge central et tardif est ainsi mobilisé pour aborder la longue durée de l'art populaire, des coutumes et des techniques des sociétés rurales. Mais la volonté de faire une place à l'histoire et au temps long se heurte à la réalité des collections, et notamment à la place marginale des objets médiévaux dans celles-ci, qui impose des modalités de présentation spécifiques et finalement réduites du Moyen Âge dans les expositions du musée.

Les historiens des *Annales* et la création du MNATP

Le premier Congrès international de folklore de Paris organisé en 1937 à l'occasion de la création du musée réunit des historiens, des historiens de l'art, des ethnologues, des géographes, des sociologues, dont Focillon et Bloch³⁵. En 1939, Febvre se félicite au nom des *Annales* des progrès « d'une discipline dont nous avions prévu, dès

³⁰ Varagnac, 1945.

³¹ Müller, 2009, revient sur leur travail autour de la Commission des recherches collectives de l'Encyclopédie française dans les années 1930.

³² Varagnac, 1946.

³³ Boutruche, 1949, 256-258.

³⁴ Bleton-Ruget, 2006.

³⁵ Weber, 2000, avec bibliographie antérieure.

1929, l'essor actuel et réservé la place au grand Conseil des Sciences historiques³⁶ ». Il compare les faits folkloriques tels que définis par Varagnac, marqués par un mélange de répétition et d'innovation, à la coutume médiévale définie par Bloch, « immuable par définition et constamment en évolution cependant, pour répondre aux besoins changeants du temps³⁷ ». Dès 1930, ce dernier avait publié dans les *Annales* deux notes relatives aux musées de plein air³⁸ et à l'art populaire, où il livrait un certain nombre de réflexions sur la définition du peuple et sur la question des survivances, informées par sa pratique d'historien médiéviste, affirmant qu'il « n'est plus question, non plus, heureusement, de postuler la pérennité des coutumes rurales, beaucoup plus changeantes, en tout ordre d'idées, qu'on ne s'est parfois plu à l'imaginer³⁹ ».

Cet intérêt de Bloch pour le sujet se concrétise par sa participation à l'élaboration de l'exposition organisée en 1939 à la Bibliothèque nationale avec le concours du MNATP, « Les travaux et les jours dans l'ancienne France »⁴⁰. Celle-ci se propose de mettre en lien les travaux de Bloch sur l'histoire rurale française et ceux du MNATP, ces derniers ayant « su reconnaître à tant d'objets dédaignés naguère, parce qu'ils étaient encore en usage dans les fermes, dans les foyers les plus humbles, la valeur que les archéologues ont depuis longtemps conférée à d'autres objets de même nature mais de provenance lointaine⁴¹ ». Comme lors de l'Exposition universelle de 1900, des objets et outils populaires sont exposés à côté de leurs représentations dans des manuscrits enluminés médiévaux, dont « le réalisme n'a jamais été égalé jusqu'à l'époque de la photographie⁴² ». Après une première section sur la vie rurale du IX^e au XVI^e siècle, la deuxième porte sur les rythmes des saisons et le calendrier, et consiste en une approche « folkloriste » du sujet par Varagnac. Il souligne que les manuscrits médiévaux, les imprimés des XV^e et XVI^e siècles exposés « sont pour le folkloriste autant une révélation qu'une confirmation de ses pressentiments⁴³ ». La notion d'ancienne France n'est pas précisément définie, mais Robert Brun écrit que ce sont les paysans qui « ont fait la continuité et la force⁴⁴ » de celle-ci. Dans sa préface, Marc Bloch réitère ses avertissements contre « l'insupportable mythe de l'immutabilité paysanne⁴⁵ », reprenant l'idée développée dans l'introduction des *Caractères originaux de l'histoire*

³⁶ Febvre, 1939, 152.

³⁷ *Ibid.*, 154.

³⁸ Bloch, 1930a.

³⁹ *Id.*, 1930b, 406.

⁴⁰ Cat. exp. 1939.

⁴¹ *Ibid.*, II.

⁴² *Ibid.* Remarque intéressante à la fois pour ce qu'elle dit de la conception de l'image médiévale et de l'importance du rôle assigné à la photographie dans le projet du MNATP.

⁴³ *Ibid.*, 48.

⁴⁴ *Ibid.*, 11.

⁴⁵ *Ibid.*, 4.

rurale française, où il avait déjà recours à une métaphore photographique : « Au proche passé, la méthode régressive, sagement pratiquée, ne demande pas une photographie qu'il suffirait ensuite de projeter, toujours pareille à elle-même, pour obtenir l'image figée d'âges de plus en plus lointains ; ce qu'elle prétend saisir, c'est la dernière pellicule d'un film, qu'elle s'efforcera ensuite de dérouler à reculons, résignée à y découvrir plus d'un trou, mais décidée à en respecter la mobilité⁴⁶. » Avec d'autres, cette expérience et ces réflexions sur la longue durée de l'histoire rurale vont nourrir le projet d'exposition permanente du MNATP.

Acquérir et exposer. Un musée en gestation

Dès la création du musée, Rivière s'attelle à définir son programme : en 1938, il propose la présence d'une salle d'introduction dont le contenu chronologique irait de l'âge de pierre au ^{xx}e siècle, invitant le visiteur « à réfléchir à la profondeur historique des faits de folklore⁴⁷ », sous l'influence des dénonciations par Febvre et Bloch du caractère immuable de la société paysanne. Une politique d'acquisition est définie pour mettre en œuvre ce programme, qui s'appuie aussi sur l'Office de documentation folklorique en 1937, service qui procède au classement de l'ensemble des ressources collectées et conservées, afin d'améliorer les pratiques du MET, considéré alors comme un « magasin de bric-à-brac⁴⁸ ».

Dans les années qui séparent la création du musée de l'ouverture au public de ses salles d'exposition permanente en 1972 (pour la galerie d'étude) et 1975 (pour la galerie culturelle), les collections du musée s'enrichissent, par le biais de collectes, de dons et d'achats sur le marché, et les expositions temporaires permettent d'expérimenter les accrochages et les discours qui y seront mis en œuvre, comme cela avait été le cas pour « Les travaux et les jours dans l'ancienne France ». Dès les premières années du MNATP, les enquêtes comme celles sur les marionnettes ou l'architecture rurale s'appuient sur des lectures historiques et des recherches en archives, en préparation au travail de terrain. Cette approche se traduit dans la muséographie, comme au musée du Terroir de Romenay, présenté par Rivière lors de l'Exposition internationale des arts et des techniques de Paris, qui présente ces travaux historiques sur de grands panneaux didactiques nommés « tableaux documentaires »⁴⁹. L'un d'entre eux montre une vue aérienne du village avec ses remparts et ses portes du ^{xiv}e siècle, tandis que le suivant, intitulé « Histoire », revient sur des dates marquantes accompagnées de cartes, de photographies et d'archives (comme l'année 1236, qui voit l'achat du comté de Mâcon par Louis IX, citée avec une photographie du porche de l'église) (fig. 5).

⁴⁶ Bloch, 1931, 18.

⁴⁷ Segalen, 2005, 40-41.

⁴⁸ Rivet, Rivière, 1930, 1.

⁴⁹ Rivière, 1938.

Un « pupitre documentaire » avec des photographies d'architecture et de sculpture médiévales est présenté dans la première exposition du musée organisée après la guerre⁵⁰, « Bretagne. Art populaire, ethnographie » (1951), à côté d'un chapiteau roman de l'abbaye Sainte-Croix de Quimperlé et de cloches « dites celtiques » médiévales. Ces objets prêtés, ces fac-similés, ces photographies permettent d'inscrire les objets d'art populaire conservés par le musée dans une longue généalogie et de donner sa place à l'histoire, ce que fait aussi largement le catalogue ; cette méthode, qui permet de pallier les lacunes des collections, est mise en œuvre dans la plupart des expositions organisées par le MNATP.

L'exposition « Bergers de France » (1962) est emblématique de cette approche, et c'est lors de celle-ci qu'est acquise une sculpture en ronde-bosse représentant saint Jean Baptiste de la fin du xv^e siècle⁵¹, présentée dans la section introductive. L'exposition s'ouvre sur une citation du *Bon berger* de Jean de Brie mettant en parallèle le berger et l'évêque ou l'abbé, qui annonce « les deux parties fondamentales de l'exposition : rayonnement de la civilisation pastorale, ethnographie du berger⁵² ». La vitrine d'accueil juxtapose ainsi des objets des xix^e et xx^e siècles liés au quotidien des bergers avec des œuvres anciennes, comme la crosse de la fin du xii^e siècle dite des abbés de Clairvaux prêtée par le musée de Cluny⁵³, au sujet de laquelle il est noté qu'à « un stade plus ancien de son développement, le bâton liturgique aurait évoqué davantage le bâton recourbé du berger, grâce auquel celui-ci retient ou attire la brebis fugitive⁵⁴ ». La dernière œuvre présentée dans la vitrine est une étude pour *L'homme au mouton* de Pablo Picasso, prêtée par l'artiste lui-même : elle témoigne du souhait de faire dialoguer le passé avec le présent, dans sa dimension historique et ethnologique, mais aussi artistique. Dans la suite du parcours, plusieurs sous-sections sont de nouveau consacrées à la période médiévale, très largement illustrée par des manuscrits enluminés et par des imprimés. Dans le catalogue, les miniatures font l'objet de commentaires à la fois historiques et techniques, notamment sur l'équipement des bergers, avec de nombreux renvois vers les objets ethnographiques exposés. S'y ajoutent des photographies d'œuvres (*L'Annonce aux bergers* du jubé de Chartres), une tapisserie de la fin du xv^e siècle prêtée par le Mobilier national et, pour le haut Moyen Âge, des objets issus de fouilles archéologiques.

⁵⁰ Le musée est alors installé au palais de Chaillot.

⁵¹ Inv. 1962.58.1.

⁵² Cat. exp. 1962, 21.

⁵³ Paris, musée de Cluny, inv. Cl. 948.

⁵⁴ Cat. exp. 1962, 25.

Le Moyen Âge dans la galerie culturelle du MNATP

Alors qu'il était prévu que l'introduction historique occupe « les surfaces les plus importantes⁵⁵ » dans le programme de 1938, elle est réduite à la portion congrue dans celui de 1965 qui sera mis en œuvre. Les raisons de ce choix ne sont pas liées à une position théorique, mais bien à la nature des collections du musée, comme le souligne dès 1964 Georges Henri Rivière :

Il y avait d'un côté notre désir d'inscrire le matériel dans une perspective historique [...]. Il y a de l'autre côté le fait que nos collections d'objets, dans leur immense majorité, datent des cent vingt dernières années, période durant laquelle s'engage et s'accélère le processus d'industrialisation. Si nous avions fait part entière à la chronologie, nous n'aurions guère évoqué les périodes précédentes qu'au moyen de reproductions et de graphiques, la muséographie n'aurait pas traduit les proportions de l'histoire⁵⁶.

À l'entrée de la galerie culturelle, le visiteur est accueilli par un texte de Claude Lévi-Strauss, suivi par le *Saint Jean Baptiste* acquis lors de l'exposition « Bergers de France » et par une section intitulée « Le milieu et l'histoire » (fig. 6). À côté de cartes lumineuses, l'histoire de la « civilisation rurale française » est évoquée dans cette section, des « temps anciens » (Gaule romaine et France du haut Moyen Âge) aux « temps nouveaux » (du milieu du XVIII^e siècle à nos jours), en passant par les « temps moyens » (du XI^e au milieu du XVIII^e siècle⁵⁷). Les continuités avec la fin de la période gallo-romaine y sont mises en avant, pour ce qui est de l'outillage, de l'alimentation, de la viticulture ou encore de la religion, évoquée par la figure de saint Martin. Les apports de « ceux que l'on a nommés les Barbares » sont soulignés, pour la technique du fer et les croyances préchrétiennes. Pour les « temps moyens », c'est le développement de la civilisation rurale qui est mis en exergue, par le biais d'un diaporama qui illustre notamment la construction des églises de village et des cathédrales, ainsi que les évolutions démographiques ; la mise en place de la répartition de l'habitat, groupé ou dispersé selon les régions, est illustrée par des photographies⁵⁸. Réduite du fait de la nature des collections, cette présentation se distingue par la recherche d'un découpage propre au sujet, qui s'affranchit des bornes chronologiques traditionnelles des périodes historiques (Antiquité, Moyen Âge, Temps modernes...). Prises dans leur ensemble, les périodes précédant les « temps nouveaux » peuvent d'ailleurs être rapprochées du « long Moyen Âge » de Jacques Le Goff. Dans cette approche de la longue durée d'un « populaire » dont la définition reste floue, les rapports de classe et de domination ne sont évoqués que de manière ponctuelle, l'intérêt du musée portant avant tout sur les questions techniques et matérielles, qui contribuent à évacuer le politique.

⁵⁵ Segalen, 2005, 204.

⁵⁶ Communication à la section de muséologie du VII^e Congrès international des sciences anthropologiques et ethnologiques, Moscou, août 1964. Cité dans Segalen, 2005, 201.

⁵⁷ Ce découpage chronologique se rapproche de celui proposé par Van Gennepe, du XI^e à la fin du XVIII^e siècle.

⁵⁸ Cuisenier, Tricornot, 1987, 36-44.

Fig. 6 : Vue générale de l'entrée de la galerie culturelle du MNATP, Paris, 1986



Source : photographie, Marseille, Mucem, inv. Ph.1986.6.213 © Mucem/André Pelle.

Difficilement remédiable, la faible présence d'objets médiévaux dans les collections leur donne un statut « d'ambassadeur de l'époque médiévale », comme l'écrit Rivière au sujet de l'une des trois sculptures romanes acquises pour le musée en 1968⁵⁹, un acrobate qu'il souhaite mettre en regard des collections liées au cirque. Il est significatif que le choix se soit porté sur de la sculpture romane, que Focillon rapproche de l'art populaire, et dont le goût pour les monstres rejoint celui des premiers folkloristes. Rivière écrit ainsi, en citant Louis Dumont, que « les deux monstres dévorants offrent le thème d'une comparaison fructueuse » du point de vue iconographique avec les tarasques, tandis que la chimère témoigne d'une influence orientale et le bovin, « d'une préhistoire iconographique »⁶⁰. Du point de vue stylistique, ces œuvres romanes présentent aussi une valeur comparative, soit pour leur « style franchement populaire », soit pour leur schématisation que l'on retrouve aussi dans des créations récentes aux côtés desquelles elles sont exposées (fig. 7).

Jean Cuisenier, successeur de Rivière à la tête du musée, posait ainsi en 1975 la question du rapport entre le Moyen Âge et l'art populaire : « Jusqu'où sommes-nous fondés à rechercher l'origine des genres, des techniques, des motifs ? De la Renaissance

⁵⁹ Inv. 1968.82. Les citations de Rivière proviennent du dossier documentaire des œuvres.

⁶⁰ Dumont, 1951.

Fig. 7 : Vitrine « De l'être naturel à l'être surnaturel » dans la galerie culturelle du MNATP, Paris, 2005



Source : photographie, Marseille, Mucem, inv. Ph.2005.82.191 © Mucem/Hervé Jézéquel.

faut-il remonter jusqu'au gothique, au roman, au byzantin⁶¹ ? » Rivière lui répond dans l'ouvrage qu'il publie la même année, qui est aussi celle de l'ouverture de la galerie culturelle :

Nul doute [...] qu'on ne puisse observer, dans les productions communes médiévales, le dialogue entre le noble et le commun, le savant et le populaire. [...] On peut même en dégager les lois et les transformations qu'y subissent les emprunts : elles se traduisent « au plan des formes et

⁶¹ Cuisenier, 1975, 95.

au plan des moyens d'expression, par une simplification, par une schématisation ; quant au contenu, par une dissolution progressive des cadres logiques et par l'invasion de l'affectivité »⁶².

Rivière cite ici Georges Duby⁶³, qui fait partie de sa liste d'invités personnels à l'inauguration du musée en 1975 : le MNATP est alors le lieu d'échanges multidisciplinaires extrêmement féconds, où les médiévistes occupent la première place.

Élargissement, crise et mutation du musée laboratoire (1975-2005)

Le MNATP de Rivière et de Cuisenier se voulait musée-laboratoire. Faute de collections suffisantes, le dialogue entre le Moyen Âge et l'ethnologie de la France reste limité dans les salles d'expositions permanentes du musée, mais se développe en lien avec sa partie « laboratoire », le Centre d'ethnologie française. L'archéologie médiévale en plein essor entretient également des rapports étroits avec le MNATP, et le résultat des fouilles comme les prêts nourrissent des expositions où la place du Moyen Âge est de plus en plus importante – et étendue chronologiquement, puisque le haut Moyen Âge y est largement représenté.

Le MNATP et les médiévistes. Le temps de l'anthropologie historique

En 1968, Rivière constate avec satisfaction autant qu'il appelle de ses vœux le « constant rapprochement des objectifs de l'histoire et de l'ethnologie : orientation que marque à Paris, intéressant l'ethnologie française, l'apparition d'une jeune école d'anthropologie historique⁶⁴ ». Il évoque à nouveau ce désir d'échanger avec les historiens lors de l'ouverture du musée : « N'abandonnons pas aux seuls historiens le programme qu'ils inaugurent, pour la récolte des traditions orales, coopérons avec eux dans ce champ qui nous est familier. Aidons-nous en échange de leur expérience et de leur concours, pour inscrire l'ethnologie de la France dans l'histoire de la France⁶⁵. »

En 1989, Jacques Berlioz et Jacques Le Goff soulignent à leur tour que, depuis les années 1960, « pour ce qui est de l'ethnologie des sociétés traditionnelles françaises, qui a été également pour les historiens une référence importante – pensons aux travaux d'A. Van Gennep ou de L. Dumont –, les contacts ont été fructueux⁶⁶ » avec le MNATP et

⁶² Glück, Rivière, 1975, 9.

⁶³ Duby, 1967. Duby signera par ailleurs en 1988 la préface d'« Un village au temps de Charlemagne » et, le 20 décembre 1991, une lettre à Édith Cresson défendant le musée, avec Maurice Agulhon, Marc Augé, Isac Chiva, Françoise Héritier et Claude Lévi-Strauss.

⁶⁴ Rivière, 1968, 488.

⁶⁵ Rivière, « Quelques réflexions en marge des discussions de groupes de travail pour l'orientation nouvelle du musée des Arts et Traditions populaires », Pierrefitte-sur-Seine, AN, 690AP11.

⁶⁶ Berlioz, Le Goff, 1989, 271.

la Société d'ethnologie française. Les travaux de Dumont sur la tarasque ont été menés pour le compte du musée, tandis que Rivière a été un promoteur important de l'œuvre de Van Gennep, qu'il a notamment fait découvrir à Lévi-Strauss – lui-même à l'origine du « renouvellement théorique de l'ethnologie » important pour les historiens⁶⁷. En 1972, dans l'émission « Signes des temps » consacrée aux historiens, Le Goff est filmé dans la galerie d'étude tout juste ouverte du MNATP, où il souligne l'intérêt des objets, « documents de l'histoire plus ou moins immobile, de l'histoire lente », témoignage du « temps profond » et du « monde d'avant la révolution industrielle ». Plusieurs de ses travaux sont marqués par ce dialogue entre ethnologie des sociétés traditionnelles et histoire médiévale⁶⁸, et les premières recherches de Jean-Claude Schmitt suivent cette même direction⁶⁹. L'étude de ce dernier sur *Le saint lévrier : Guinefort, guérisseur d'enfants depuis le XIII^e siècle*⁷⁰ présente un caractère exemplaire de l'approche pluridisciplinaire : à l'étude historique et structurale s'ajoutent une analyse de la matière folklorique du XIX^e siècle, une enquête ethnologique sur le terrain, puis des fouilles archéologiques. Le MNATP est au cœur de ces expériences pluridisciplinaires, déjà lancées dans les années 1960, avec les recherches coopératives sur programme de l'Aubrac puis du Châtillonnais. Dans les années 1970, plusieurs grands colloques sont organisés au musée, auxquels participent des historiens – parmi lesquels les médiévistes sont les plus nombreux – et des ethnologues, pour beaucoup rattachés au musée : « Ethnologie et histoire » (1974), « La religion populaire » (1977), « Le charivari » (1977). Le Goff, Schmitt, Cuisenier, Martine Segalen sont présents à chacun, et l'on relève également la présence à plusieurs de ces événements de Daniel Fabre⁷¹, d'Alphonse Dupront, de Carlo Ginzburg ou d'André Vauchez, témoignant de la profondeur historique des débats qui s'y tiennent.

L'archéologie médiévale au MNATP

Avec l'exposition « Bergers de France » de 1962, le musée avait fait une place à l'archéologie médiévale alors naissante. En 1965 est fondé au sein de la VI^e section de l'École pratique des hautes études (EPHE) le Groupe d'archéologie médiévale (GAM) dirigé par Jean-Marie Pesez, dans le contexte de l'enquête collective sur les villages désertés. Voyant ce que ces recherches sur la culture matérielle des sociétés rurales du Moyen Âge pouvaient avoir en commun avec celles menées au MNATP sur la société traditionnelle, Rivière propose en 1968 à son successeur d'accueillir le GAM au musée, où il

⁶⁷ *Ibid.*

⁶⁸ Le Goff, 1967 ; *id.*, 1985.

⁶⁹ Nous remercions chaleureusement Jean-Claude Schmitt pour l'entretien qu'il a bien voulu nous accorder dans le cadre de la préparation de cet article.

⁷⁰ Schmitt, 1979. Publié dans la collection « Bibliothèque d'ethnologie historique », dirigée par Le Goff et où ont été publiés des travaux d'historiens et d'ethnologues.

⁷¹ Proche de Schmitt et tenant d'une ethnologie historicisée marquée par Ernesto De Martino.

dispose à partir de 1969 de bureaux et d'une réserve archéologique⁷². Neuf campagnes de fouilles et d'acquisition sont menées entre les années 1960 et les années 1990 sur le monde rural médiéval en France. Rivière souligne en 1975 l'intérêt de ces fouilles pour compléter ce que le musée avait pu montrer jusqu'alors des périodes anciennes :

Rares sont, pour ces époques [Antiquité et Moyen Âge], les vestiges de productions communes [...]. Les fouilles de sites médiévaux entreprises depuis peu permettront sans doute de confirmer en même temps que la différenciation dans les productions matérielles, la subordination de la production domestique à la production religieuse et seigneuriale, puis à partir du 13^e siècle la subordination de la production rurale à la production urbaine. À défaut des traces écrites qu'ont laissées des âges plus récents, des enquêtes telles que peuvent faire dans l'actuel les sociologues, c'est par l'interprétation des matériaux recueillis dans les fouilles qu'on pourra saisir le jugement de goût de ces périodes [...]⁷³.

De son côté, Pesez affirme la pertinence de la présence d'objets issus de fouilles médiévales au MNATP, dont le « rassemblement donnera peut-être un jour une véritable dimension diachronique à la recherche ethnologique⁷⁴ ». Cuisenier écrit enfin que l'archéologie médiévale apporte « à l'ethnologie les compléments sans lesquels celle-ci évaluerait mal la dimension historique des faits qu'elle relève⁷⁵ ».

Des enquêtes ethnologiques de terrain sont dans plusieurs cas menées conjointement à des fouilles médiévales : dans le catalogue de l'exposition « Potiers de Saintonge. Huit siècles d'artisanat rural » (1975), aux chapitres présentant le résultat de l'enquête ethnographique sur les potiers ou les tuiliers succèdent ceux qui mettent en avant le résultat des fouilles médiévales (fig. 8)⁷⁶. Dans le catalogue de « Hier pour demain » (1981), Cuisenier conclut ainsi : « Au "terrain" de l'ethnologue, peut se conjindre désormais le "chantier" de l'archéologue, tel ce chantier ouvert à Dracy (Côte-d'Or, Baubigny), dont les résultats permettent de reconstituer, par confrontation avec les données de l'enquête ethnographique, la vie quotidienne des paysans bourguignons au xiv^e siècle⁷⁷. » Lors d'une campagne en 1977 sur ce site qu'il fouille depuis 1965, Pesez fait l'acquisition pour le musée d'outils auprès d'agriculteurs de la commune de La Rochepot⁷⁸. Il remarque dans le catalogue de l'exposition où sont présentés les résultats des fouilles de Dracy que « l'archéologie permet de saisir la réalité de la vie paysanne [au xiv^e siècle], moins médiocre qu'on ne tendait à l'imaginer dans cette conjoncture catastrophique, plus proche aussi qu'on ne croyait des modes

⁷² Guadagnin, R., 1997, Présentation des collections du département Archéologie Médiévale du M.N.A.T.P., tapuscrit inédit.

⁷³ Glück, Rivière, 1976, 8.

⁷⁴ Cat. exp. 1980, 176.

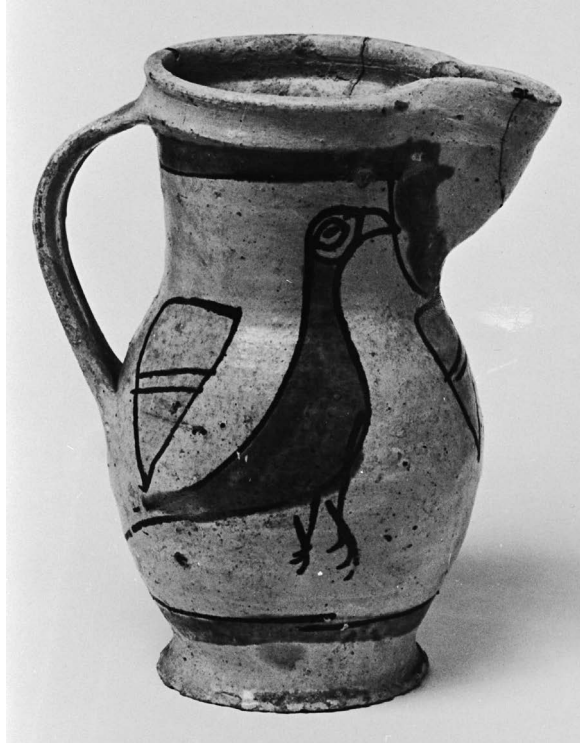
⁷⁵ *Ibid.*, 161-162.

⁷⁶ Inv. 1971.100, 1972.151, 1973.110 et 1975.76 ; cat. exp. 1975.

⁷⁷ Cat. exp. 1980, 162.

⁷⁸ Inv. 1977.88.

Fig. 8 : Pichet à col daté entre 1250 et 1350, conservé au musée d'Angoulême et exposé à l'occasion de « Potiers de Saintonge »



Source : huit siècles d'artisanat rural » au MNATP (22 novembre 1975 – 1^{er} mars 1976), photographie, Marseille, Mucem, inv. Ph.1975.148.10 © Mucem.

de vie paysans d'hier⁷⁹ ». Archéologues et ethnologues s'intéressent donc à un même monde rural, afin d'y identifier les évolutions, les ruptures, mais aussi les continuités. En 1988, l'exposition « Un village au temps de Charlemagne » est la première à être entièrement consacrée à un sujet d'archéologie médiévale. Pour Cuisenier, « une mise en valeur raisonnée des arts et traditions populaires accessibles à l'ethnographie, comme celle à laquelle se consacre prioritairement le musée, ne pouvait manquer de rechercher les sources ou les modèles lointains dont procèdent des usages et des pratiques, des ustensiles et des outils en vigueur ou en cours naguère, voire aujourd'hui encore⁸⁰ ». Pour montrer le village carolingien des environs de Villiers-le-Sec, l'exposition propose, en plus des objets trouvés lors des fouilles, des reconstitutions, grandeur nature ou sous forme de maquettes, auxquelles s'ajoutent des objets et des documents évoquant l'abbaye de Saint-Denis et le reste du Pays de France au IX^e siècle. Les

⁷⁹ Cat. exp. 1980, 176.

⁸⁰ Cat. exp. 1988, 19.

fragments de murs en torchis, les clous et les pierres à aiguiser sont exposés avec des prêts prestigieux du musée du Louvre, de la Bibliothèque nationale et des Archives nationales.

Du haut Moyen Âge au temps présent

Les expositions temporaires manifestent progressivement un souci de la chronologie à la fois plus présent et sur une période de temps plus étendue. En 1978, l'exposition « L'homme et son corps dans la société traditionnelle » est encore proche de l'esprit de la galerie culturelle, avec des objets principalement liés à la société rurale de la fin du ^{xix}^e ou du début du ^{xx}^e siècle, sans « cadre chronologique trop rigoureux dans la mesure où il s'agissait de poser des problèmes, d'évoquer des idées, de suggérer des rapprochements [...] ⁸¹ ». L'exposition « Religions et traditions populaires » (1979) assume elle aussi d'être centrée sur le ^{xix}^e et le début du ^{xx}^e siècle. Le *Christ des Rameaux* du ^{xv}^e siècle qui ouvre l'exposition (et est reproduit sur la couverture du catalogue) est présenté comme « appartenant à une tradition de processions populaires d'une expressivité plus forte que les sages Rogations et Fêtes-Dieu du ^{xix}^e siècle, celle des Fêtes des Fous et des Drame de la Passion médiévaux », à la manière d'un « ambassadeur de l'époque médiévale », pour reprendre la formule de Rivière. Mais sa présence permet également d'évoquer les « sources » d'une tradition qui persistait à l'époque traitée par l'exposition, sous la forme d'un « souffle affaibli » par l'action de la Réforme et de la Contre-Réforme, « dans les traits satiriques d'un théâtre populaire souvent réduit à des marionnettes ou dans les effets spectaculaires, mais limités au sud de la France, des processions de Pénitents ⁸² ».

Les expositions « Saint Sébastien. Rituels et figures » (1983), « Les Français et la table » (1985) et « Costume coutume » (1987) (fig. 9) revendiquent pour leur part une ambition diachronique bien plus large, souhaitant traiter leur sujet de l'Antiquité à nos jours, mais avec un propos chronologique structuré soulignant les évolutions et les continuités. Pour ce faire, elles doivent s'appuyer sur d'importants prêts d'autres institutions, tout à la fois de documents d'archives, de manuscrits, de tableaux, de sculptures (ou de leurs moulages) et d'objets d'art, ainsi que sur les fouilles archéologiques du GAM pour les deux dernières.

Dans les années 1990, alors que la « crise des ATP » commence à faire l'objet de discussions publiques, un consensus s'instaure sur la nécessité de renouveler les galeries permanentes, dont l'« inspiration vaguement structuro-fonctionnaliste ⁸³ » aurait laissé trop peu de place à l'histoire. Deux positions s'opposent ⁸⁴, entre les partisans d'une approche diachronique de la société et de la culture traditionnelles rurales avec l'apport de l'archéologie médiévale, et ceux d'une orientation vers la société contemporaine,

⁸¹ Cat. exp. 1978, 13.

⁸² Cat. exp. 1979, 13-19.

⁸³ Loux, Maguet, 1999, 36.

⁸⁴ Segalen, 2005, 279-280.

Fig. 9 : Pierre Fauchoux, affiche de l'exposition « Costume coutume » du MNATP, 1987

atp Cinquantième du Musée National des Arts et Traditions Populaires

costume coutume



© Ministère de la Culture
et de la Communication
Réunion des Musées nationaux
Paris

m

Grand Palais 18 mars — 15 juin 1987
ouvert tous les jours, sauf le mardi, de 10 h à 20 h, le mercredi jusqu'à 22 h

Source : impression couleur, 60 × 40 cm, Marseille, Mucem, inv. 1987.46.51 © Mucem.

mettant à distance les collections historiques, ce que proposent des expositions comme « Liens de famille » (1991) ou « Skater la ville » (1998). Ces positionnements reprennent la question, déjà présente dans les années 1930 lors de la création du musée, du rapport entre contemporanéité et historicité dans le domaine de l'ethnologie de la France.

Conclusion

Les années 1990 sont marquées par de profonds débats sur le devenir du MNATP. Michel Colardelle, archéologue médiéviste nommé à la tête du musée en 1996, propose de s'intéresser à l'ensemble de la société, de l'an mil à nos jours, dans toute l'Europe. En lien avec le choix de déplacement du musée à Marseille, c'est finalement l'Europe et la Méditerranée qui sont retenues comme cadre géographique. Le cadre chronologique du projet incluant le Moyen Âge reste inchangé, et quelques objets

Fig. 10 : Pichet issu de la fouille de la Lomellina



Source : Ligurie, 1^{er} quart du xvi^e siècle, terre cuite et émaillée, 16 × 14 cm, Marseille, Mucem, inv. 2000.1.2 © Mucem.

du monde musulman médiéval rejoignent les collections du MNATP au début des années 2000⁸⁵. Les fouilles de l'épave de la *Lomellina* (fig. 10)⁸⁶, navire génois ayant coulé au début du XVI^e siècle, marquent également ce nouvel ancrage méditerranéen. Ces quelques objets sont très loin de permettre de montrer l'intégralité des aspects des sociétés européennes et méditerranéennes du Moyen Âge à nos jours, la construction de discours plus ambitieux devant reposer sur d'hypothétiques prêts et dépôts d'autres institutions.

Mis en valeur au XIX^e siècle dans un même mouvement, celui du romantisme et de l'affirmation des identités nationales, le Moyen Âge et la culture populaire ont aussi pour point commun d'avoir été d'abord définis en creux, en opposition à l'Antiquité et à la Renaissance pour l'un, à la culture savante pour l'autre. La définition précise de ces deux catégories heuristiques a donc fait l'objet de nombreux débats et discussions, qui se reflètent en partie dans le nom des disciplines consacrées à leur étude : si l'histoire médiévale n'a pas vu sa dénomination évoluer, les études folkloriques ont d'abord laissé la place à celles d'arts et de traditions populaires, puis d'ethnologie métropolitaine. Ces dernières se sont largement épanouies dans des musées, là où les études médiévales se sont principalement développées dans le milieu universitaire. Conséquence de cette inscription dans le champ muséal, la dénomination de l'art populaire comme sa définition ont été étroitement liées aux objets, essentiellement modernes, conservés dans les collections, où les pièces médiévales sont réduites à jouer le rôle d'« ambassadeur » d'une période dont elles ne peuvent présenter toute la richesse. Les collections ne reflètent ainsi qu'à la marge les échanges nourris entre médiévistes, folkloristes et ethnologues, qui ont joué un rôle important dans la délimitation et les approches de certains de leurs objets d'étude : les historiens du Moyen Âge ont mobilisé avec succès des outils méthodologiques du folklore, tandis que l'étude des arts populaires s'est efforcée de prendre en compte les productions médiévales. Faire l'histoire de ces relations invite à retrouver l'approche des objets d'art populaire défendue par Henri Focillon comme par Georges Henri Rivière, une approche ouverte et décloisonnée, d'un point de vue disciplinaire, esthétique, mais aussi géographique et chronologique, afin d'en comprendre l'intérêt et la richesse.

⁸⁵ Il s'agit d'un coran et d'un chandelier mamelouks du XIV^e siècle, inv. 2003.39.1.1-2 et 2001.62.7. Il ne s'agit toutefois pas d'objets « populaires ».

⁸⁶ Inv. 2000.1.

Bibliographie

- Baltrušaitis**, J., 1935, « L'art populaire lituanien », dans cat. exp., *Art populaire baltique. Guide de l'exposition*, Paris, musée d'Ethnographie du Trocadéro.
- Baltrušaitis**, J., 1969, « Éléments de l'art populaire lituanien », *Studi baltici*, 10, p. 1-42.
- Blancaert**, C. (dir.), 2015, *Le Musée de l'Homme : histoire d'un musée laboratoire*, Paris, Muséum national d'histoire naturelle/Artlys.
- Belmont**, N. (éd.), 1995, *Aux sources de l'ethnologie française. L'Académie celtique*, Paris, Éditions du CTHS.
- Berlio**, J., **Le Goff**, J., 1989, « Anthropologie et histoire », *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public*, 20, p. 269-304.
- Bleton-Ruget**, A., 2006, « Les enjeux de la ruralité dans l'entre-deux-guerres. Pratiques savantes et usages idéologiques », dans Bleton-Ruget, A., Poirrier, P. (dir.), *Le temps des sciences humaines. Gaston Roupnel et les années trente*, Paris, Éditions Le Manuscrit, p. 22-53.
- Bloch**, M., 1930a, « Musées ruraux, musées techniques », *Annales d'histoire économique et sociale*, 6, p. 248-251.
- Bloch**, M., 1930b, « L'art populaire », *Annales d'histoire économique et sociale*, 7, p. 405-407.
- Bloch**, M., 1931, *Les caractères originaux de l'histoire rurale française*, t. 1, Paris, Armand Colin (nouvelle édition, 1968).
- Bonnemère**, L., 1991, *Amulettes et talismans : la collection Lionel Bonnemère*, Paris, Réunion des musées nationaux.
- Bories**, R., 2023, « Les petits dieux de bois et les statues-colonnes. Jurgis Baltrušaitis et l'art populaire lituanien en France, entre histoire de l'art et géopolitique », *Revue des musées de France*, 2023 (3), p. 78-91.
- Boutruche**, R., 1949, « Publications des années 1940 à 1946 », *Revue historique*, 201, p. 235-271.
- Certeau**, M. de, **Julia**, D., **Revel**, J., 1970, « La beauté du mort », repris dans Certeau, M. de, *La culture au pluriel*, Paris, Union générale d'éditions, 1974, p. 49-80.
- Christophe**, J., **Meyran**, R., **Boëll**, D.-M. (dir.), 2009, *Du folklore à l'ethnologie, 1936-1945*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme.
- Colardelle**, M., 1998, « Que faire des arts et traditions populaires ? Pour un musée des Civilisations de la France et de l'Europe », *Le Débat*, 99, p. 113-118.
- Cuisenier**, J., 1975, *L'art populaire en France. Rayonnement, modèles et sources*, Fribourg, Office du livre.
- Cuisenier**, J., **Tricornot**, M.-C. de, 1987, *Musée national des arts et traditions populaires. Guide*, Paris, Éditions de la Réunion des musées nationaux.
- Delpuech**, A., **Laurière**, C., **Peltier-Caroff**, C. (dir.), 2017, *Les années folles de l'ethnologie. Trocadéro 28-37*, Paris, Muséum national d'histoire naturelle.
- Dias**, N., 1991, *Le Musée d'ethnologie du Trocadéro (1878-1908). Anthropologie et muséologie en France*, Paris, Éditions du CNRS.
- Duby**, G., 1967, « La vulgarisation des modèles culturels dans la société féodale », dans Bergeron, L. (dir.), *Niveaux de culture et groupes sociaux*, actes du colloque réuni du 7 au 9 mai à l'École normale supérieure, Paris/La Haye, Mouton, p. 33-41.
- Dumont**, L., 1951, *La tarasque. Essai de description d'un fait local d'un point de vue ethnographique*, Paris, Gallimard.
- Fabre**, D., **Laurière**, C., 2018, *Arnold Van Gennep, du folklore à l'ethnologie*, Paris, Éditions du CTHS.
- Febvre**, L., 1939, « Folklore et folkloristes : notes critiques », *Annales d'histoire sociale*, 1 (2), p. 152-160.
- Focillon**, H., 1931, « Introduction », dans *Art populaire. Travaux artistiques et scientifiques du 1^{er} Congrès international des arts populaires*, vol. 1, Paris, Duchartre, p. vii-xvi.

- Focillon**, H., 1934, *Vie des formes*, Paris, Ernest Leroux.
- Focillon**, H., 1937, « Préface », dans Opresco, G., *L'art du paysan roumain*, Bucarest, Académie roumaine.
- Geary**, P. J., 2004, *Quand les nations refont l'histoire. L'invention des origines médiévales de l'Europe*, Paris, Aubier.
- Glück**, D., **Rivière**, G. H., 1976, *Arts populaires des pays de France*, vol. 2, *Motifs et styles*, Paris, Joël Cuénot.
- Le Goff**, J., 1967, « Culture cléricale et traditions folkloriques dans la civilisation mérovingienne ? », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 22 (4), p. 780-791.
- Le Goff**, J., 1985, « Aspects savants et populaires des voyages dans l'au-delà au Moyen Âge », dans *L'imaginaire médiéval. Essais*, Paris, Gallimard, p. 108-109.
- Loux**, F., **Maguet**, F., 1999, « Introduction : une perspective systémique », dans Colardelle, M., Foissey, C., Laubrie, É. de (dir.), *Réinventer un musée. Le Musée national des arts et traditions populaires*, Centre d'ethnologie française, Paris, École du Louvre, p. 35-40.
- Marignan**, É., 1909, *Les variolites ou pierres de picote à l'époque néolithique*, Le Mans, impr. de Monnoyer.
- Müller**, B., 2009, « Écrire le folklore : les réponses aux enquêtes de la Commission des recherches collectives de l'Encyclopédie française », dans Christophe, J., Meyran, R., Boëll, D.-M. (dir.), *Du folklore à l'ethnologie, 1936-1945, op. cit.*, p. 29-48.
- Privat**, J.-M., 2007, « Les Dîners de Ma Mère l'Oye : traditions populaires et sociabilité », dans *Bérose. Encyclopédie internationale des histoires de l'anthropologie*, en ligne : <https://www.berose.fr/article207.html> (consulté le 10 juillet 2023).
- Pupil**, F., 1985, *Le style troubadour ou La nostalgie du bon vieux temps*, Nancy, Presses universitaires de Nancy.
- Rivet**, P., **Rivière**, G. H., 1930, « La réorganisation du musée d'Ethnographie du Trocadéro », *Bulletin du Muséum*, 2 (5), p. 1-10.
- Rivière**, G. H., 1938, « Le musée du Terroir de Romenay », *Folklore paysan*, p. 11-13.
- Rivière**, G. H., 1968, « Musées et collections publiques d'ethnographie », dans Poirier, J. (dir.), *Ethnologie générale*, Paris, Gallimard, p. 472-493.
- Sain**, J., 1903, *Musée rétrospectif du groupe VII, agriculture*, à l'Exposition universelle internationale de 1900, Saint-Cloud, impr. de Belin frères.
- Schmitt**, J.-C., 1979, *Le saint lévrier. Guinefort, guérisseur d'enfants depuis le XIII^e siècle*, Paris, Flammarion.
- Senn**, H. A., 1975, « Gaston Paris as Folklorist (1867-1895). The Rise and Decline of French Folklore Studies », *Journal of the Folklore Institute*, 12 (1), p. 47-56.
- Segalen**, M., 2005, *Vie d'un musée, 1937-2005*, Paris, Stock.
- Thiesse**, A.-M., 1999, *La création des identités nationales. Europe, XVIII^e-XX^e siècle*, Paris, Éditions du Seuil.
- Van Genep**, A., 1975, *Textes inédits sur le folklore français contemporain*, présentés et annotés par Belmont, N., Paris, Maisonneuve et Larose.
- Van Genep**, A., 1998, *Le folklore français*, t. 1, *Du berceau à la tombe, cycles de carnaval, carême et de Pâques*, Paris, Robert Laffont.
- Varagnac**, A., 1945, « Folklore et histoire des civilisations : cultures dissociées et cultures homogènes », *Annales d'histoire sociale*, 8 (2), p. 95-102.
- Varagnac**, A., 1946, « Croisade et marchandise. Pourquoi Simon de Montfort s'en alla défaire les albigeois », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 1 (3), p. 209-218.
- Weber**, F., 2000, « Le folklore, l'histoire et l'État en France (1937-1945) », *Revue de synthèse*, 121 (3-4), p. 453-467.

Catalogues d'exposition

Cat. exp. 1935, *Guide de l'exposition d'art populaire baltique : Estonie, Lettonie, Lituanie*, Paris, musée d'Ethnographie du Trocadéro.

Cat. exp. 1939, *Les travaux et les jours dans l'ancienne France*, Paris, Bibliothèque nationale.

Cat. exp. 1962, Brunhes Delamarre, M. J. (dir.), *Bergers de France*, Paris, musée national des Arts et Traditions populaires.

Cat. exp. 1975, Chapelot, J. (dir.), *Potiers de Saintonge. Huit siècles d'artisanat rural*, Paris, Éditions des la Réunion des musées nationaux.

Cat. exp. 1978, Cuisenier, J., *L'homme et son corps dans la société traditionnelle*, Paris, Éditions de la Réunion des musées nationaux.

Cat. exp. 1979, Cuisenier, J., Lautman, F., Chamarat, J., *Religions et traditions populaires*, Paris, musée national des Arts et Traditions populaires.

Cat. exp. 1980, *Hier pour demain*, Paris, Éditions de la Réunion des musées nationaux.

Cat. exp. 1988, Cuisenier, J., Guadagnin, R., *Un village au temps de Charlemagne. Moines et paysans de l'abbaye de Saint-Denis, du VIII^e siècle à l'an mil*, Paris, Éditions de la Réunion des musées nationaux.

Cat. exp. 2018, Viatte, G., Calafat, M.-C. (dir.), *Georges Henri Rivière. Voir c'est comprendre*, Marseille/Paris, Mucem/Éditions de la Réunion des musées nationaux.

Cat. exp. 2020, Gallais, J.-M., Calafat, M.-C. (dir.), *Folklore. Artistes et folkloristes, une histoire croisée*, Metz/Marseille/Paris, Centre Pompidou Metz/Mucem/La Découverte.

